

L'enseignement des langues en laboratoire

par Jacques RICHER *

COMME IL EN EXISTAIT déjà depuis longtemps pour la physique, la chimie et la biologie, il s'est développé depuis quelques années une instrumentation très utile pour l'étude de tout ce que peut véhiculer la parole et particulièrement l'étude des langues. Comme dans le cas des sciences de la nature, le laboratoire de langues est une situation artificielle qui permet l'observation attentive de phénomènes trop éloignés dans le temps ou dans l'espace, qui se produisent à une échelle trop grande ou trop petite, ou avec des changements trop rapides pour qu'on puisse les étudier sans instruments.

Qu'est-ce que c'est, au juste, un laboratoire de langues ? Ce sont peut-être ceux qui y travaillent depuis le plus longtemps qui hésiteraient le plus à répondre. La réalité en effet n'a rien de figé : elle évolue au rythme des inventions technologiques dont les pédagogues cherchent à tirer le plus grand profit possible.

Depuis près d'un siècle, le phonographe permet la conservation du son. Il y a eu quelques laboratoires de langues organisés en fonction du phonographe,

* L'auteur est directeur du laboratoire de langues et professeur de langues modernes au collège Jean-de-Brébeuf.

mais si celui-ci permet d'étudier dans une salle de classe aux États-Unis un discours prononcé en Allemagne, son maniement, quoique simple, est beaucoup trop rigide et son répertoire a été pendant longtemps beaucoup trop limité. La répétition d'un passage bien précis sur disque peut être difficile, les instruments pour enregistrer sont complexes, délicats et coûteux, et, à part la musique instrumentale, jusqu'à tout récemment on ne trouvait sur disque que de la chanson, de l'opéra, très peu de théâtre ou de poésie, quelques discours et à peu près rien au niveau du langage familier ou populaire. Le Musée du Son, à Paris, qui est officiellement le dépôt légal de tout ce qui se produit comme disque en France, ne contenait en 1965 aucun enregistrement en patois ou dans un des dialectes régionaux de la France. Certaines compagnies commerciales, et même quelques professeurs ont cependant réussi à faire du disque un instrument pédagogique utile. L'expansion qu'a prise depuis quelque temps le répertoire des disques, certaines commodités d'étiquetage et de repérage, et une souplesse plus grande des nouveaux appareils actuellement sur le marché font du phonographe un instrument qui peut rendre de réels services.

C'est cependant l'apparition du magnétophone, immédiatement après la guerre, qui allait fournir l'instrument de base d'un laboratoire pour l'étude des langues. Et surtout lorsque, à partir de 1956 environ, il devint possible d'enregistrer à la fois deux « pistes » sur le même ruban, et d'en contrôler l'enregistrement et l'effacement indépendamment l'une de l'autre, le magnétophone s'est progressivement imposé comme un instrument pédagogique de grande valeur. Si bien qu'aujourd'hui, on pourrait décrire le laboratoire de langues comme un ensemble de magnétophones (en attendant les magnétoscopes) dont les usagers sont isolés les uns des autres mais aussi reliés à un point central qui est la console. Les relations qui peuvent s'établir à l'intérieur d'un tel laboratoire sont multiples:

a) magnétophone/professeur à magnétophones/étudiants (l'inverse est d'un emploi plutôt rare);

- b) étudiant à magnétophone;
- c) magnétophone à étudiant;
- d) écoute individuelle de l'étudiant (soit directement ou de son magnétophone) par le professeur;
- e) intercommunication d'un étudiant avec le professeur;
- f) le professeur s'adresse à tout un groupe d'étudiants;
- g) le professeur enregistre individuellement les étudiants.

À cause de cette complexité des communications, le laboratoire de langues donne lieu à une *situation pédagogique* tout à fait particulière, différente de la salle de cours ordinaire par les aspects suivants:

* * *

Situation pédagogique de la salle de cours

du laboratoire de langues

- a) le cours dans une salle se déroule à mesure que parle le professeur;
- b) le cours en salle peut être *improvisé*;
- c) le professeur n'a que sa propre voix, comme « effet » sonore, à moins qu'il ne se serve d'instruments tels que magnétophone, tourne-disque., etc.;
- d) la voix du professeur remplit la salle;
- e) tous les étudiants de la salle entendent en même temps ce que dit le professeur;
- f) tout facteur extérieur (quelqu'un qui entre ou qui sort, un bruit)
- a) le cours en laboratoire est ordinairement pré-enregistré;
- b) le cours en laboratoire est déjà sur bande au début du cours, il doit donc nécessairement être *préparé*;
- c) on peut apporter au laboratoire n'importe quel effet sonore;
- d) la voix du cours enregistré ne remplit que les écouteurs d'un individu;
- e) chaque étudiant peut travailler (écouter ou parler) à son propre rythme;
- f) chacun dans sa cabine ayant les oreilles couvertes d'un cas-

produit un dérangement collectif;

que d'écouteurs, on n'est pas dérangé par les bruits extérieurs, par les gens qui arrivent en retard, qui partent avant la fin du cours, ou qui viennent travailler à autre chose que ce qui se donne au cours;

- g) deux professeurs ne peuvent donner deux cours différents dans la même classe en même temps;
- h) un professeur ne peut donner deux cours en même temps;
- i) la salle de cours est une installation sommaire (chaises, pupitres, tableau) mais flexible, devant servir à la transmission (généralement ora-
- g) selon l'installation, (console multiple), plusieurs professeurs peuvent donner des cours en même temps, sans trop se déranger les uns les autres;
- h) comme les cours sont pré-enregistrés, le même professeur peut donner plusieurs cours en même temps;
- i) le laboratoire de langues est une installation complexe, coûteuse, dispendieuse et délicate; sa rigidité permet plus facilement l'installation

le) des matières les plus diverses, et assez facilement accessible, même à ceux qui n'ont pas de formation technique;

d'équipement auxiliaire tels que projecteurs, télévision, etc. mais il demande une surveillance et un entretien constants; il peut servir de véhicule à toute matière « verbalisable » qui

puisse tirer avantage de ses instruments ou de son *organisation*;

j) le travail des étudiants en classe est généralement un travail de groupe.

j) le travail des étudiants en laboratoire peut être soit en groupe ou facilement individualisé.

* * *

Avantages du laboratoire de langues

Comme les avantages du laboratoire de langues résident surtout dans l'usage du magnétophone, nous ferons d'abord une brève étude de cet appareil. On peut reconnaître trois fonctions au magnétophone:

- 1) une première, qu'on pourrait appeler « *miroir-sonore* » qui consiste à pouvoir entendre immédiatement ce qu'on vient de dire (ou chanter, jouer, etc.). C'est la fonction la plus utilisée, c'est la base des laboratoires de langues dits « *audio-actifs-comparatifs* » qui fonctionnent selon l'hypothèse qu'en se ré-écoutant immédiatement après s'être enregistré, on peut corriger sa prononciation (son élocution, son chant, etc.).
- 2) une deuxième fonction, moins connue dans l'enseignement mais qui prend de plus en plus d'importance, c'est celle de « *porte-document-sonore* » d'après laquelle on peut non seulement ré-écouter sa propre voix, mais une production extérieure. C'est la fonction du *disque*, en moins permanent, mais d'un usage beaucoup plus flexible. La bande magnétique qu'on peut arrêter et reprendre à des points bien précis, parfois même à des vitesses variables, devient donc le médium du disque, de la piste sonore du film (parfois elle-même magnétique et effaçable), d'émissions radiophoniques, du son de la télévision, etc., et en même temps nous libère de la fixité de l'horaire de ces média.
- 3) une troisième fonction, qu'on pourrait appeler « *cybernétique* », est celle qui permet, au moyen d'un signal sonore qui actionne un relais, de contrôler n'importe quel appareil électrique. Le seul usage un peu répandu de cette fonction cybernétique est l'enregistrement d'un texte qui contrôle en même temps un projecteur de diapositives lors d'une conférence « automatique » illustrée. Cette technique, surtout utilisée dans la publicité, pourrait certainement trouver de nombreuses applications dans l'enseignement. De plus, au lieu de

changer des diapositives, le même signal sonore pourrait actionner, au moment voulu, une grande variété d'appareils de démonstration en physique, biologie, etc. Il y aurait sans doute beaucoup de recherche à faire dans ce domaine.

Comme outil de travail, le magnétophone est donc à la fois :

- 1) *un cahier de brouillon sonore* (dans sa fonction « miroir ») qu'on peut constamment effacer et renouveler et qui reflète, autant de fois qu'on veut, une vérité objective et indéformable, mais dont on ne perçoit pas toujours du premier coup la complexité;
- 2) *un livre sonore*, qui peut traiter de n'importe quel sujet, qui fige et rend « manipulable » (arrêt, reprise, répétition) un son qui est normalement fugitif. Il représente d'une certaine façon la perfection de l'écriture syllabique, l'aboutissement de ce qu'on essayait de réaliser par l'invention de l'écriture: figer la pensée en figeant les mots (sons) qui l'expriment pour pouvoir la transmettre dans le temps et l'espace avec plus d'exactitude que la simple tradition orale.

Comparée à un texte écrit, une sonorisation semble posséder les avantages suivants:

- a) elle représente une réalité moins schématique, plus pleine, plus complète et plus vivante. Un exemple extrême serait en musique: si on compare une partition musicale écrite avec l'exécution (ou l'enregistrement) sonore. La partition « représente » la musique, mais certainement pas dans toutes ses dimensions. C'est une sorte de « fantôme » de l'œuvre musicale, accessible seulement après une longue initiation et qui oblige à un effort de mémoire et d'imagination à décourager les plus ambitieux. Peu de gens préfèrent lire une partition plutôt que de l'écouter. L'essor qu'a pris l'industrie du disque comparée à celle de la musique « en feuilles » en témoigne.

b) la sonorisation est plus synthétique que l'écrit, peut couvrir un champ plus vaste en moins de temps; son codage (discours) et son décodage (compréhension) doivent se faire d'une façon plus rapide, plus automatique. On ne peut, en formant une phrase de discours, songer consciemment à toutes les règles de phonétique ou de syntaxe qui la régissent. Celles-ci doivent agir, mais le plus souvent d'une façon inconsciente, sans quoi elles paralysent plus ou moins le discours. C'est un peu comme avoir conscience de la façon dont on marche. Rien de tel pour trébucher.

Ceci peut avoir des conséquences importantes dans l'apprentissage des langues. Une conscience trop vive (parce qu'acquise prématurément) des aspects normatifs de la grammaire (ou même de la phonétique) peut créer, dans l'apprentissage d'une langue étrangère, des inhibitions insurmontables, tant dans la compréhension que dans l'expression. Le sujet qui parle peut choisir ses mots et son propre rythme de débit, mais lorsqu'il écoute, il doit décoder les sons de son interlocuteur, avec tout ce qu'ils ont d'imparfait, de non-standard, et distinguer ce qui est significatif de tous les bruits qui l'entourent.

Il en est de même pour celui qui étudie une langue qui n'existe plus que sous sa forme écrite, tel le latin, le grec ancien, l'assyrien, etc. Il est difficile, sans la sonoriser, (même d'une façon tout à fait conventionnelle), d'arriver, seulement par l'écrit, à une connaissance suffisamment automatisée de cette langue, pour en faire une lecture courante et facile.

Si la sonorisation peut être comparée à une *ligne* sur laquelle le magnétophone permet de revenir en arrière et de reprendre sans modification, la *page écrite* est une *surface* où l'on peut promener son regard dans toutes les directions et où l'on peut même inclure des éléments non-verbaux tels que des dessins, des gravures, des schémas.

Mais lire semble représenter un effort plus grand que simplement écouter et on peut être aussi distrait en lisant qu'en écoutant, quoiqu'à cause des habitudes acquises, on revient plus facilement en arrière en lisant qu'en écoutant, même si on sait qu'on peut répéter le son au magnétophone.

Il y a plusieurs circonstances où il y aura avantage à relier la sonorisation au texte écrit en combinant la vivacité de l'une avec la précision de l'autre. Suivre sur un texte une lecture bien faite amène une prise de conscience à la fois globale et détaillée d'un texte

complexe. C'est une technique utile pour certaines poésies, la chanson poétique, certains discours et surtout pour le théâtre. La lecture d'une pièce de théâtre, surtout si elle nous est peu connue, est grandement facilitée par l'écoute en même temps d'un bon enregistrement.

3) l'utilisation de la fonction *cybernétique* du magnétophone commencera à s'épanouir lorsque, en plus de la tradition orale de la voix du professeur, des feuilles écrites ou imprimées et du tableau noir, le cours s'inspirera un peu plus du théâtre (et même de la publicité commerciale) et s'approchera du phénomène global genre « HAPPENING ». Ce sera le jour où, dans un effort pour rendre toute étude ou apprentissage une expérience fraîche et significative, on n'hésitera pas à dépenser pour une heure de cours, le prix qu'on met pour une heure de divertissement à la télévision. Et c'est aussi peut-être dans les studios de télévision que les professeurs devront aller apprendre leur métier.

Vices d'utilisation des laboratoires de langues

Bien qu'ils soient des instruments très utiles, beaucoup de laboratoires sont mal utilisés ou, après quelques années, deviennent complètement inutilisables.

Voici quelques-uns des facteurs qui expliquent pareil état de choses:

- 1) *matériel de mauvaise qualité, même s'il était très coûteux à l'achat;*
- 2) *insuffisance de l'organisation technique, surtout pour l'entretien;*
- 3) *incompétence technique et surtout pédagogique des usagers :*
 - a) *incompétence technique:* comme pour la conduite d'une automobile ou l'usage d'une machine à écrire, l'utilisation du laboratoire de langues exige une habileté technique, une patience, des « réflexes » etc. que certains professeurs, fort compétents par ailleurs, ne possèdent pas et semblent souvent être incapables d'acquérir;
 - b) *incompétence pédagogique:* l'enseignement en laboratoire est très différent de celui d'un cours ordinaire. La disposition des lieux, les appareils et surtout leur contenu, en font une

situation pédagogique tout à fait particulière comme nous l'avons montré antérieurement. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'au laboratoire, il faut réapprendre à enseigner et oublier plusieurs des techniques qui servent dans un cours ordinaire. Parmi celles-ci :

- le discours genre « oratoire », faire « porter » sa voix, la gesticulation (alors que les appareils y suppléent ou les rendent inutiles);
- concevoir son cours comme s'adressant constamment à un groupe (alors qu'en laboratoire, le travail est surtout individuel);
- s'attacher trop à l'écrit, ou, par réaction, le bannir tout à fait (l'écrit peut être utile avec le sonore).

Mais c'est surtout dans le contenu du cours que se font sentir les lacunes :

- le manque d'habitude d'utiliser « la voix des autres » pour enseigner;
- une foi aveugle dans les cours qu'on trouve sur le marché;
- le manque d'imagination pour exploiter les possibilités pédagogiques de l'instrument;
- le manque de préparation: une heure de cours en laboratoire peut demander (surtout au début) de deux à dix heures de préparation. Cette préparation est sans doute « cumulative » en ce sens qu'une partie (et surtout les techniques) peut servir d'une année à l'autre. La période elle-même en laboratoire, *peut* (cela dépend des circonstances) être moins active pour le professeur que dans un cours ordinaire.

La pire plaie des laboratoires de langues c'est le professeur qui ne s'étant jamais donné la peine d'explorer sa manipulation, amène un groupe d'étudiants « faire » du laboratoire, n'a rien préparé à l'avance, n'a aucune idée de ce qu'il a l'intention de leur « passer », et s'en remet totalement au directeur du laboratoire pour le choix de la matière sonore.

4) le manque d'esprit d'équipe:

Le laboratoire de langues est un instrument relativement récent. Si quelques techniques d'utilisation ont été trouvées, il en reste encore beaucoup plus à

découvrir. Comme dans d'autres domaines, il est une tradition à édifier et à transmettre, si on ne veut pas toujours recommencer les mêmes erreurs.

La formule de « l'équipe » semble la mieux adaptée au développement de ces nouvelles techniques, à condition :

- a) de tenir compte de la tradition accumulée depuis une vingtaine d'années;
- b) de favoriser l'initiative personnelle, encore le facteur de développement le plus important;
- c) favoriser la circulation et l'utilisation de ces initiatives.

Ces conditions ne semblent devoir se réaliser qu'en évitant tout dogmatisme, idées préconçues, esprit de clique, et en acceptant une certaine direction d'ensemble.

Si on considère les facteurs défavorables à l'utilisation du laboratoire de langues, il semble bien :

- 1) que *tout professeur*, même de langues et des plus compétents par ailleurs, n'est *pas nécessairement apte* à l'enseignement en laboratoire et que cet enseignement peut même être considéré comme une *spécialité*;
- 2) qu'une *direction d'ensemble*, raisonnable et amicale, est désirable et même nécessaire;
- 3) et que tout professeur qui veut travailler en laboratoire doit consentir à sacrifier une partie de son individualisme pour travailler en équipe.

Vers une nouvelle méthodologie de l'enseignement des langues

Comme la méthodologie employée pour l'enseignement des langues peut avoir de graves conséquences sur l'instrumentation aussi bien que le contenu des cours, il est sans doute utile d'en faire une brève étude.

De nos jours, les « méthodes » de langues pullulent. Assimil, Berlitz, Cortin, Globe, Language Power Systems, etc. pour n'en nommer que quelques-unes, en plus d'innombrables « manuels » basés sur des méthodes « traditionnelles », « naturelles », « structurales », « audio-visuelles », etc.

Après les avoir examinées pendant plus de vingt ans, il me semble que toutes les méthodes contiennent du « bon » et du « mauvais », parfois à des degrés très divers, et que, loin de vouloir y ajouter d'autres « méthodes » « excellentes » et qu'on croit « définitives », il faudrait peut-être se contenter d'essayer d'arriver à certains *principes méthodologiques généraux* qui pourraient servir de *guide* à l'utilisation d'une méthode quelconque, préférée par tel ou tel professeur, pour des raisons qui lui sont personnelles. Au risque de faire tressaillir les puristes de la linguistique, on peut admettre (ce qui semble bien prouvé) qu'une langue est un système bien défini de phonèmes, morphèmes, sèmes, etc., sans accepter comme étant prouvé d'une façon définitive que la seule, ou même la meilleure, manière d'acquérir une langue soit par une *méthode graduée* et *systématique*. C'est certainement la façon de *décrire* une langue, du point de vue du linguiste, mais il n'est pas sûr que ce soit la meilleure façon de *l'apprendre*.

À part quelques exceptions, ceux qui ont appris une langue l'ont apprise par une *immersion* assez prolongée dans le *contexte* social où cette langue est utilisée. La meilleure preuve c'est que les cours de langues étrangères, dans la plupart des cas, sont passés du statut de « cours pour la lecture et la traduction des grandes œuvres littéraires » à « cours de préparation à aller apprendre la langue en Espagne, en Allemagne ou au Japon » durant l'été (en même temps qu'on fait un beau voyage) ou pour des études d'une année ou deux. Les écoles, les collèges et les universités ont presque renoncé à enseigner les langues hors-contexte, du moins à un grand nombre de leurs étudiants, ce qui fait la fortune d'un grand nombre d'écoles de langues privées.

S'il n'est pas toujours pratique d'aller s'immerger plusieurs fois par semaine dans le contexte de l'Allemagne ou de l'Italie, l'utilisation de certains moyens techniques permettrait peut-être d'obtenir, sur place et sans voyager, une certaine immersion, artificielle et sans doute incomplète, mais efficace.

Quelques techniques et exercices

Nous traiterons d'abord de deux genres d'exercices: *l'exercice de transformation structurale* et *l'exercice d'imitation*. Dans l'exercice de transformation, on fournit à l'élève plusieurs phrases d'un même type que l'élève doit transformer en phrases d'un autre type, comme par exemple, en anglais:

VOIX MODÈLE

RÉPONSE DE L'ÉLÈVE

Change to interrogative form:

1 — He is going to wait for us after class.

Is he going to wait for us after class?

Is he going to wait for us after class?

Is he going to wait for us after class?

C'est ce qu'on appelle un exercice « à 4 temps »: 1) la phrase type, 2) sa transformation par l'élève, 3) la transformation correcte, 4) la répétition par l'élève de la forme correcte. On peut réduire cet exercice à 3 temps en supprimant la répétition finale.

Malgré certains avantages pratiques (les cours qu'on trouve tout préparés dans le commerce sont généralement « programmés » sous cette forme) et une certaine valeur pour l'automatisation des structures, on ne peut ignorer le fait que ce genre d'exercices peut facilement devenir très fastidieux. À cause des abus des exercices structuraux, certains élèves en arrivent à ne plus pouvoir supporter le travail en laboratoire de langues. Comme une suite de phrases de même structure peuvent difficilement porter sur le même sujet et que la transformation est presque toujours artificielle, le changement continu de contexte brise l'expectative normale d'une situation et réussit rarement à capter l'intérêt de l'élève. C'est un coq-à-l'âne continu assez semblable aux exercices écrits que faisaient les débutants en latin et en grec.

L'exercice d'imitation est plus simple et se fait généralement à 2 temps. On peut aussi le rendre beaucoup plus intéressant et à cause de cela il devient plus profitable. On en trouve très peu dans le commerce et mieux vaut les préparer soi-même. D'un disque, de la radio ou de la télévision (ou soi-même au micro, si on ne peut vraiment pas faire autrement) on enregistre un dialogue, un monologue, un discours, même une annonce commerciale ou un bulletin de nouvelles, quelque chose qui forme un tout complet et d'une durée de cinq à dix minutes, puis on réenregistre en laissant après chaque phrase (ou bout de phrase, si elles sont trop longues) un silence d'environ une fois et demie la durée de la phrase. Au laboratoire, l'élève, autant que possible *sans le texte écrit*, aura à répéter la phrase immédiatement après l'avoir entendue. Cela peut sembler très (et même trop) facile à quelqu'un qui ne l'a jamais essayé. Dans le cas d'une langue étrangère qu'on apprend, on ne peut répéter une suite bien longue de sons discontinus. Si on ne

veut pas rester muet durant l'exercice, il faut trouver des éléments organisateurs tels que la structure et le sens. Si elle dépasse deux ou trois éléments, il faut comprendre une phrase pour pouvoir la répéter. Du besoin de répéter qu'impose la situation résulte une double action de « décodage » et de « recodage » rapides qui font acquérir une grande souplesse dans le maniement des structures et du vocabulaire sans trop sacrifier le contenu émotionnel de la valeur esthétique du texte.

On objectera que tout cela n'est pas très « ordonné » et qu'en prenant des sonorisations dans la vie réelle plutôt que des exercices gradués préparés par des « experts », on risque de rencontrer des structures rares ou des mots à faible fréquence d'utilisation. C'est au professeur à y pourvoir, soit dans le choix des textes sonores, soit par des explications supplémentaires. Comme règle générale, on peut dire qu'il est plus facile et plus profitable de rendre pédagogique un texte intéressant que de rendre intéressant un texte pédagogique.

Exercices écrits

En plus de ces deux types d'exercices « parlés » il existe un certain nombre d'exercices muets qui peuvent se faire en laboratoire.

Le premier, que nous appellerons « *texte troué* » consiste en une sonorisation qui forme un tout complet et qui a été prise d'un disque ou de la radio, etc. et dont on a écrit le texte. De ce texte écrit, on enlève un certain nombre de mots (50 est un chiffre commode, mais cela peut varier) ou expressions (de 2 à 5 ou 6 mots) qui ont été remplacés par des chiffres. L'élève, en arrivant au laboratoire, reçoit deux feuilles, l'une qui contient le « contexte » et une feuille où il doit écrire les réponses. (On peut se servir de la même feuille, mais les réponses sur une feuille séparée sont généralement plus faciles à repérer, ce qui facilite la correction.) L'élève enregistre la sonorisation en suivant sur sa feuille le contexte, puis en ré-écoutant autant de fois qu'il le désire, il doit retrouver, au son, les mots qui manquent et les écrire sur la feuille de réponse. (On comptera ou non l'orthographe). Comme exemple, voici le début d'un exercice de ce genre qui a été construit à partir de l'enregistrement d'un conte de Tolstoï par un lecteur américain bien connu:

Contexte: « Once (1) a time, there was a man who had a very big house, and in (2) house, there was a very big (3). But the (4)

family was (5), only (6) and his wife. (...)

Réponses: 1- upon 2- the 3- oven 4- man's 5- small 6- himself (...)

L'effort dans cet exercice semble porter non seulement sur le décodage d'un signal sonore, mais un décodage qui soit en même temps compatible avec le contexte. Le dictionnaire est extrêmement utile dans ce genre d'exercice. L'élève croit d'abord reconnaître un mot qu'il connaît déjà et alors il n'a qu'à juger de la possibilité (ou probabilité) de ce mot dans le présent contexte. Ou bien le signal sonore ne lui dit rien du tout. Il doit alors essayer d'en faire une transcription alphabétique, puis chercher dans son dictionnaire si le mot existe, puis juger si le mot qu'il trouve est compatible. Par ailleurs il peut, par le contexte, « deviner » le mot équivalent dans sa langue maternelle et au moyen d'un dictionnaire bilingue trouver un mot compatible avec le signal sonore qu'il entend. Selon le choix des mots enlevés on peut rendre cet exercice aussi facile ou aussi difficile qu'on le veut.

Une variante de cet exercice pourrait se faire par une transcription intégrale par écrit du texte enregistré, sans fournir à l'élève le contexte. C'est plus difficile, assez long, parfois un peu fastidieux, mais souvent très efficace. Il faut s'en tenir à un texte assez court, un bulletin de nouvelles ou les paroles d'une chanson, par exemple. Si le texte est difficile et qu'on utilise un rétroprojecteur, on peut projeter l'écrit pendant que les élèves prennent l'enregistrement sur leurs bandes. On ajoute quelques explications, puis à la fin, on éteint tout. On supprime le texte écrit et on demande aux élèves de le reconstituer par le son.

Un exercice assez semblable, mais qui ne requiert pas de laboratoire, consiste à mesurer la compréhension par un texte dicté, mais où chaque phrase n'est dite qu'une seule fois, et est suivie d'une pause assez longue pour permettre de l'écrire. C'est un peu le même exercice que l'imitation à 2 temps décrite plus haut, sauf que la répétition ne se fait que mentalement (malgré qu'on puisse aussi l'enregistrer au magnétophone) et qu'en écrivant la phrase plutôt que de la dire, on ajoute un certain élément de précision. Il est difficile par écrit d'escamoter des mots sans s'en apercevoir.

Un exercice parallèle au texte « à trous » serait celui où on prépare une série de questions, de l'ordre de vingt-cinq ou cinquante, dont la réponse ne comporte qu'un, deux, ou très peu de mots qu'on doit retrouver dans un texte sonorisé et qu'on peut répéter

à volonté après l'avoir enregistré au magnétophone. Cela permet l'utilisation de textes beaucoup plus longs que lorsqu'il faut les transcrire en entier pour préparer des textes troués et implique la compréhension de la question (écrite) en plus de celle du texte sonorisé.

Contrairement aux exercices de substitution ou de transformation et ceux d'imitation à 2 temps qui exigent l'expression de l'élève qui s'enregistre au magnétophone, les textes à trous et autres du même genre sont surtout des exercices de compréhension. On pourrait avoir l'impression que ces derniers sont beaucoup plus faciles, peut-être moins profitables, ou en tout cas moins bien adaptés au laboratoire de langues où, étant muni d'un magnétophone et d'un micro, on s'attend bien qu'on va enregistrer sa propre voix et s'écouter de nouveau.

Les exercices de compréhension, où l'on peut présenter une grande variété de voix et des situations fort diverses, semblent fournir la matière première à l'expression. On ne peut imiter que ce que l'on a déjà entendu, alors il faut entendre et comprendre des quantités de sonorisations si on veut arriver à en imiter une partie.

Quelques professeurs ont aussi fait des expériences dans l'utilisation du laboratoire de langues pour des *exercices de création*. Avec des étudiants d'un cours avancé en allemand, on leur a demandé de faire une improvisation dans leur cabine devant leur micro pendant qu'on les inspirait avec de la musique de Wagner. Il semble que ces expériences aient eu un certain succès, fort variable sans doute, selon les individus, mais l'isolement psychologique de la cabine, l'effet de la musique ou d'un autre stimulant, peuvent parfois créer des conditions propices à la création. Grâce à l'enregistrement, on peut toujours réévaluer les résultats plus tard d'une oreille plus critique.

On peut voir, par ce qui précède, que le laboratoire de langues n'est pas tout à fait un « laboratoire » dans le même sens qu'en physique, chimie ou biologie. Il peut en effet servir de « bibliothèque sonore » pour l'étude du théâtre, de la poésie, de l'art oratoire, de la traduction simultanée, etc. ou même de toute matière qui peut être véhiculée par la parole et où la sonorisation a des avantages sur l'écrit.

L'anglais et les langues hors contexte

Jusqu'à tout récemment dans certains milieux c'était une hérésie que d'utiliser l'écrit au laboratoire

de langues et quant à la projection, il n'en était pas du tout question. Nous avons déjà vu comment l'écrit pouvait être utile. C'est aussi le cas pour la projection. Un rétroprojecteur au laboratoire peut avec avantage remplacer le tableau noir pour lequel on ne trouve généralement pas de place. Il permet la préparation à l'avance de textes sur feuilles d'acétates, des communications rapides qu'on peut effacer simplement en éteignant l'appareil, etc. Certains ont réussi à intégrer au laboratoire un projecteur à films fixes ou à diapositives et ont employé avec succès le projecteur 16 mm. sonore. L'usage du film, soit le documentaire ou même le long métrage, semble offrir une excellente solution au problème de l'ambiance, de la mise en situation culturelle, surtout pour l'enseignement des langues qu'on ne retrouve pas dans notre contexte immédiat, tels l'allemand, l'espagnol, le japonais, le russe, etc. et même, jusqu'à un certain point, l'italien. Pour l'anglais, le problème semble plutôt celui d'une acceptation et d'une revalorisation d'un moyen de communication, presque indispensable dans la pratique, mais que, à cause de circonstances particulières, on accueille parfois avec une certaine méfiance. Il y a peu d'endroits en Amérique du Nord où l'on puisse considérer l'anglais comme une langue « hors contexte ». Mais ce qu'il exprime est souvent très éloigné de notre mentalité et dans le flot continu des communications en langue anglaise dont nous inondent les médias, il faut choisir ce qui représente une valeur universelle, ou, en tout cas, ce qui nous convient et en même temps nous aide à comprendre une autre mentalité.

Le français au laboratoire

Le problème du français tel qu'il est parlé en France ne semble pas tellement différent. Si l'aliénation culturelle est moins brutale qu'avec l'anglais, elle nous touche peut-être d'une façon plus intime. Si « parler à la française » est une expression d'un emploi de plus en plus rare, et moins souvent péjorative, dans plusieurs domaines, dont le théâtre et souvent dans la technique et les sports, le problème de notre attitude envers le parler de France n'est certainement pas résolu.

Là encore, le laboratoire de langues peut rendre de précieux services. Depuis longtemps déjà, on y donne des exercices de « phonétique corrective » et de diction en proposant à l'imitation des élèves la voix de nos meilleurs artistes de la parole. Cependant, l'identification personnelle entre l'élève et le profes-

sionnel de la parole n'est peut-être pas toujours suffisante pour que l'effet de ces exercices se fasse sentir au-delà de la situation laboratoire de langues et prenne racine dans la vie quotidienne. Comme de plus en plus les enfants ont tendance à parler comme leurs contemporains plutôt que comme leurs parents, il faudrait peut-être essayer d'obtenir chez les élèves une identification avec certains de leurs contemporains dont le langage est acceptable. Il y a des programmes de télévision qui, sur ce point, font de louables efforts. Mais il y en a aussi d'autres...

Une partie du problème de l'enseignement du français oral pourrait peut-être trouver sa solution dans l'usage du film dont les personnages sont dans des conditions d'âge et de situation assez semblables à celles des élèves auxquels on s'adresse. À part le documentaire qui est peu cher à louer, facile d'accès et qui porte souvent sur un sujet très précis, l'usage du film dans l'enseignement demeure bien problématique, et il faudra sans doute inventer bien des nouvelles techniques pour en faire une utilisation plus rationnelle et efficace que de simplement « projeter un film » pour les élèves et là-dessus, le magnétoscope semble offrir des possibilités intéressantes.

Usage du magnétoscope

Il existe actuellement des laboratoires où, en plus de tout l'appareillage des magnétophones, du système d'intercommunication et des projecteurs « classiques », on a ajouté un magnétoscope avec un grand écran. Le laboratoire devient alors vraiment vidéo-scripto-sonore (ce qu'on pourrait abrégé en VSS), si, en plus de l'image et du son, on accepte et utilise l'écrit. Avec une telle installation, le travail vidéo-sonore se fait en commun, en regardant, par exemple, un extrait de programme de télévision (pré-enregistré, pour se libérer de l'esclavage de l'horaire (tout en enregistrant la partie sonore au magnétophone. Une fois l'enregistrement au magnétophone terminé, l'élève travaille sur la partie sonore selon une ou plusieurs techniques de laboratoire (imitation, texte troué, etc.) et le son suffit généralement à compenser l'absence récente de l'image. Dans un avenir pas très éloigné, nous aurons probablement des laboratoires VSS où chaque élève sera équipé d'un magnétoscope au moyen duquel il pourra travailler à son propre rythme, soit en groupe, sous la conduite d'un professeur, ou individuellement comme dans une bibliothèque.

La mécanisation de l'enseignement

Dans un avenir très prochain, la « didactique instrumentale », comme on dirait à l'Université Laval, va certainement connaître un essor considérable. La parole, le livre, le cahier et le tableau noir, tout en conservant une très grande utilité, devront se faire aider de la machine. Seuls, leur effort devient de moins en moins rentable. Dans le seul domaine des langues, la voix et la personnalité d'un seul professeur, même aidées d'un manuel et de quelques livres, ne peuvent plus représenter la phonie, la culture et la civilisation de tout un peuple. En pratique, n'ont appris une langue, généralement que ceux qui ont vécu dans le milieu où elle se parle. La technique nous permet maintenant d'apporter vers nos élèves, d'une façon artificielle sans doute, mais certainement très vivante, toute l'ambiance, le décor, la vie même de la langue que nous nous proposons de faire apprendre. Il ne serait pas exagéré de dire que nous pouvons maintenant « faire vivre » nos élèves au Japon, en Russie, en Espagne, etc. une demi-heure par jour ou une heure quatre fois par semaine. Ce n'est pas encore tout à fait comme s'ils y étaient vraiment, car la satisfaction de leurs besoins fondamentaux ou sociaux ne dépend pas de leur communication quotidienne dans la langue qu'ils apprennent. Le laboratoire ne remplacera ni le professeur ni les voyages ou les séjours à l'étranger, ni même le livre traditionnel, qui conservera son utilité mais perdra sans doute son exclusivité. Il peut cependant rapprocher d'une façon plus complète et plus globale une réalité éloignée et fournir la possibilité d'en examiner certains détails que ne permettent pas les autres moyens. Si la technique permet de rapprocher dans l'espace et rendre, par exemple, le Japon et la langue japonaise une réalité qu'on peut efficacement étudier dans un lieu aussi éloigné que Montréal, on peut espérer qu'elle puisse aussi faire revivre le passé et il n'est pas exclu qu'elle puisse servir à remettre en valeur d'une façon plus efficace les études classiques.

Les instruments existent, il sont souvent à la portée de la main, mais il faut savoir s'en servir. Beaucoup de techniques restent à inventer, mais il y a aussi des mentalités à changer. Il va falloir avoir la patience de s'initier à l'utilisation de la technique, comme nos pères ont appris à conduire les automobiles. Parfois il va même falloir s'effacer un peu. Le professeur de langue dont les élèves au laboratoire n'entendent que sa propre voix, n'utilise pas les moyens dont il dispose. Le rôle du professeur va probablement se diversifier. Il faudra probablement des professeurs « conceptualisateurs », réalisateurs, tuteurs, répétiteurs, etc.

Les coûts

Et il faudra y mettre le prix. Pour un laboratoire de langues, une installation « classique » coûte de \$20,000 à \$30,000 pour environ 40 élèves. La projection, avec les écrans et les contrôles, de \$200 à \$500 de plus. La télévision avec magnétoscope, \$1,000 et plus, selon l'installation. Un studio de télévision (pas essentiel dans les débuts) peut se chiffrer dans les centaines de milliers de dollars.

Il y aura sans doute des erreurs. Une institution à Montréal diffuse des diapositives au moyen d'un circuit fermé de télévision où chaque cabine d'étudiant est munie d'un écran-témoin (moniteur), système qui a coûté plusieurs dizaines de milliers de dollars. On se demande maintenant si on n'aurait pas pu simplement placer un écran devant les étudiants au laboratoire et projeter les diapositives sur l'écran, ce qui serait revenu à quelques centaines de dollars.

La programmation

Plus graves que ceux de l'équipement sont les problèmes de programmation de la matière à étudier en relation avec la machine, ce que pour les ordinateurs on appelle le *software*. La production locale, artisanale, faute de budgets et peut-être surtout de savoir-faire, ne peut rivaliser en qualité avec ce que voient et entendent nos élèves tous les jours, à la radio, la télévision, sur disque, etc. Et pourtant, pour capter leur attention, la classe est indéniablement dans une situation de compétition avec ces média beaucoup plus puissants. Nous ne semblons avoir d'autre choix que d'utiliser les moyens de nos compétiteurs, films, radio, télévision, etc., qui eux, d'une certaine manière, représentent la « vie » que nous étudions. Il se pose alors un problème de droits d'auteurs, problème qu'il faudra envisager un jour de façon sérieuse. À qui appartient ce qui est diffusé sur les ondes ? Pour autant que je sache, aucun tribunal n'a jamais encore rendu de décision pour ce qui est d'une utilisation non commerciale comme celle qui se fait en éducation. La publicité gratuite apportée par des maisons d'enseignement peut aussi avoir quelque influence sur la cote d'écoute de certaines émissions de radio ou de télévision, ou sur la vente de disques. Peut-être en viendrons-nous à payer une redevance globale à certains organismes de surveillance tels que l'ASCAP ou BMI, etc. ? Le problème presse, car nous n'avons pas les moyens de répéter ce que font les professionnels et tout au plus le temps de l'adapter à nos besoins pédagogiques.

Rapports avec l'audio-visuel

En relation avec l'audio-visuel, le laboratoire de langues semble dans la position d'un fils aîné. À moins de posséder une grande installation de télévision, ce qui est encore assez rare, le laboratoire de langues est généralement l'équipement audio-visuel le plus important que possède une institution. Son appareillage est généralement fixe, exige le plus d'entretien technique et, s'il remplit son rôle, le laboratoire est fortement engagé dans la production, surtout de matériel sonore. Dans plusieurs institutions, l'audio-visuel s'est surtout développé dans le sens du « visuel ». Sa production est le plus souvent limitée quand elle ne se borne pas à l'emmagasinage, à l'entretien et au prêt d'appareils.

Si une certaine mécanisation de l'enseignement s'impose, elle devra se faire en équipe et par une collaboration sans cesse grandissante entre toutes les disciplines. Et elle devra venir des professeurs qui sont vraiment les seuls à pouvoir juger de l'efficacité d'une technique particulière comme moyen d'établir les relations nécessaires entre la matière que tout le monde apprend avec des points de vue plus ou moins différents et des élèves concrets qu'il s'agit de rejoindre dans leur individualité propre. Là-dessus, il faut se méfier des « experts » qui n'ont jamais fait ou ne font plus d'enseignement et qui en développant des systèmes, des méthodes et de nouvelles machines, perdent souvent le point de vue de l'élève, et ne tiennent pas compte des facteurs émotifs qui peuvent être si importants. Une programmation, si parfaite soit-elle du point de vue de la matière à enseigner, ne peut être très efficace si elle ne répond pas aux besoins intimes de l'étudiant.

Il ne faudrait pas pour cela se contenter d'en rester au stade artisanal le plus primitif. Il faut progresser. Mais ce progrès doit être organique, venir de la base, être le produit d'initiatives personnelles diffusées par quelque organisme qui permette à d'autres de reprendre les expériences, de les continuer, d'adapter les nouvelles techniques à leurs propres besoins. Il ne semble pas que cette croissance puisse être efficacement imposée par l'extérieur.

Cette nouvelle situation dans l'enseignement ne lui est pas imposée directement par la technique. Mais la technique a changé notre mode de vie et c'est ce changement auquel doit faire face l'enseignement. On ne peut indéfiniment essayer d'atteindre seulement par la voix et l'écrit une génération qui a toujours connu la télévision •